

Plusieurs jours avant la date du premier exercice de tir, les plus jeunes appelés du contingent étaient excités comme des gamins. Ils s'imaginaient déjà devant la cible, se jetant dans des tranchées en tirant des rafales dans toutes les directions. L'arme que nous allions utiliser ne sortait pas de l'arsenal de Rambo. Il ne s'agissait pas même du fameux « Famas » des autres unités, mais du tristement célèbre « PM MAT 49 », un pistolet mitrailleur datant des années cinquante. Mon père qui a fait son service en Algérie en 1960 avait exactement le même. Autant dire qu'il s'agissait d'une vraie pièce de collection. A la vue de la relique, les plus excités déchantèrent subitement.

La faiblesse des crédits alloués ne se ressentait pas seulement dans les armes. Les cartouches elles aussi étaient rationnées. Sur toute la durée de nos classes, nous n'avons eu droit qu'à deux chargeurs de vingt cartouches chacun, sur deux séances de tir et pendant les neuf mois de mon service, je n'ai pu effectuer que deux ou trois séances. Lors de ma dernière séance d'entraînement, faute de munitions, nous avons tiré des petits plombs de fête foraine avec des pistolets à air comprimé ! Les ennemis de la France peuvent trembler. Les appelés du service national sont de véritables combattants aguerris.

Mais revenons à cette première séance de tir. Les consignes étaient très strictes. Nous avons remarqué que les cadres étaient été plus calmes avec nous la journée qui précédait la séance. Ce n'était pas par bonté d'âme. Ils allaient nous confier une arme à tir automatique et visiblement, cette perspective les rendait nerveux. Nous étions donc prévenus. Au premier mouvement suspect, un cadre placé derrière chaque tireur avait pour consigne de nous assommer sans sommation. Info ou Intox ? Toujours est-il que derrière les traditionnels souffre-douleurs de l'encadrement étaient postés deux cadres.

Mon score au premier entraînement fut pour le moins minable. Quatre impacts sur quarante cartouches tirées. J'avais pourtant bien visé la cible, mais j'ignorais qu'avec le PM MAT 49, ce n'était pas la bonne méthode. J'améliorai ce score au second entraînement avec dix-neuf impacts sur quarante cartouches, en visant à côté. D'autres avaient des scores pour le moins étonnants. Un de nos camarades, excellent tireur, n'avait rien mis dans sa cible tandis que son voisin nul en tir avait fait un score de vingt-quatre impacts sur vingt cartouches tirées. Cherchez l'erreur !

S'il y a bien une chose que nous avons comprise dès les premiers jours des classes, c'est que les cadres saisissaient toutes les occasions pour nous punir ou nous humilier. Quand ce n'était pas pour un salut bancal, c'était pour un lacet mal serré, ou un retard d'une seconde au rapport. Nous avons aussi rapidement réalisé que la chambre dans laquelle nous vivions était une mine inépuisable de prétextes à ces brimades. Pendant leurs classes, tous les appelés consacraient donc une énergie folle au nettoyage en vue des fameuses inspections du soir. Les chambres des centres de formation militaire devaient certainement être les lieux les plus propres de France.

Tout y passait. Le sol et le dessous des lits bien sûr, mais aussi les dessus et dessous des armoires. Chaque inspection ajoutait à la liste un nouvel élément à nettoyer pour la fois suivante avec la ferme résolution qu'ils ne nous auraient plus. Mais c'était sans compter avec l'intelligence vicieuse des cadres les plus fêlés qui regorgeaient d'idées toutes plus tordues les unes que les autres. Il y avait par exemple l'inspection de la propreté des radiateurs ; le cadre prenait un calot et le laissait tomber entre le mur et le radiateur. La poussière collée au tissu signait l'arrêt de mort de la chambrée. Secouer les

châssis des lits pour faire tomber les poussières, contrôler le dessus des portes et le dessous des pieds de chaise, vérifier la poussière déposée sur les ampoules, ou la propreté de la poubelle apportait les prétextes nécessaires aux diverses punitions. Les cadres allaient jusqu'à vérifier la propreté des prises électriques, des rebords en plastique jusqu'aux trous des prises. Vicieux mais imparable !

L'inspection de chambrée commençait toujours par un appel sur les haut-parleurs des bâtiments :

- Début de la revue de chambre !

A partir de cet appel et jusqu'au message « Fin de la revue de chambre », nous devions rester debout et immobiles chacun à côté de nos lits respectifs. L'attente pouvait durer entre une et deux heures. Les cadres arrivaient souvent par surprise mais même leur départ n'était pas une délivrance. Un retour sur la pointe des pieds était toujours envisageable. Nous l'avions déjà expérimenté.

Lorsque les cadres entraient dans la chambre, le chef de chambre devait débiter haut et fort le « rapport ». L'objectif était de présenter la chambre ; nombre d'occupants, nombre d'absents, etc. C'était un exercice solitaire. Le chef de chambre représentait ses camarades et prenait donc sur lui toutes les erreurs individuelles. Erreur ou pas, il était de toute façon rare qu'une inspection se passe bien. Il y avait toujours deux ou trois choses qui justifiaient des coups de gueule au minimum, des punitions les meilleurs jours.

Certaines inspections se passaient même parfois très mal. Quelques camarades dans les chambres voisines ont eu leur armoire vidée sur le sol pour avoir oublié de la fermer à clé. D'autres se sont vus coiffés de la poubelle qu'ils avaient eu la mauvaise idée de ne pas vider. Cette poubelle

de chambrée est restée une énigme dans mon service militaire. Je n'ai jamais compris son utilité puisqu'elle devait constamment être vide à toute heure de la journée. Elle servait juste à se faire punir. C'est pourquoi nous gardions tous nos déchets dans nos poches !

Au bout de trois jours seulement, nous avions le sentiment d'être à l'armée depuis trois mois. Le temps était démultiplié par le stress continu. Nous ne savions jamais ce qui pouvait arriver l'heure, la minute ou la seconde suivante. Nous nous sentions sans défense, à la merci des cadres qui semblaient avoir sur nous tous les droits. En ce qui nous concernait, il était désormais clair que nous n'en avions plus aucun. Nous ne nous sentions ni citoyens, ni militaires, mais plutôt prisonnier de droit commun. Notre statut social semblait être suspendu le temps du service national.

Le premier dimanche sur base, le padre nous avait donné rendez-vous pour la messe. Egal à lui même, il nous avait accueillis dans la salle de cinéma avec son « bonjour » sincère et amical. Il nous expliqua une nouvelle fois nos droits à la pratique religieuse et nous proposa d'assister à la messe dominicale. Au programme : un quart de religion, trois quarts de musique avec des musiciens recrutés parmi nous. Il s'adressa à nous en ces termes :

- Maintenant, je vais demander à ceux qui veulent venir assister à la messe de se lever. Mais attention ! Je veux que vous vous leviez franchement. Je ne veux pas en voir qui se lèvent parce que les copains se sont levés. Ok ? Attention, les volontaires, levez-vous !

Je ne suis pas croyant, mais j'avais décidé d'y aller. C'était à mon sens le seul moyen d'avoir un peu de sérénité dans cette ambiance de fous. J'espérais tout de même que nous soyons plus qu'une poignée de volontaires. Au signal, je

me levai. Et je n'étais pas le seul. Sur les deux cents appelés, les trois quarts étaient debout. Les volontaires pour la messe, dont je faisais partie, prirent alors le chemin de l'église. Pendant une heure et demie, les chants se succédèrent à un rythme effréné dans une ambiance d'euphorie que je n'ai jamais plus retrouvée dans une église. Pour les autres, l'encadrement avait annoncé une séance de sport et un match de foot. Ils n'ont pas été déçus. Dans l'attente de notre retour, ils furent contraints à chanter le chant du contingent à tue-tête pendant deux heures, chacun leur tour !

Les rassemblements sur la place du rapport étaient une autre de ces choses que les cadres affectionnaient particulièrement. Ils plaçaient les brimades sous le couvert d'exercices d'évacuation d'urgence des bâtiments. Et pour cela, ils n'hésitaient pas à nous mettre en réel danger.

A l'appel du micro, les deux cents appelés du contingent devaient débouler ventre à terre, et se poster sur le bitume de la « place du rapport ». Evidemment, les jeunes aspirants estimaient à chaque fois que nous mettions beaucoup trop de temps pour évacuer les deux bâtiments. Ils nous donnaient même des chronométrages précis : huit minutes et quarante secondes, neuf minutes et dix secondes... Ces temps paraissaient en effet énormes. Mes camarades et moi-même étions perplexes : quel phénomène spatio-temporel pouvait-il se déchaîner sur nos têtes, pour que le temps qui s'écoule si lentement d'habitude passe en un éclair au moment où il ne fallait pas ?

Pour en avoir le cœur net, je décidai de lancer mon chrono personnel à l'instant même du départ, et de l'arrêter à notre arrivée. Deux minutes et quarante secondes, voici qui était

mieux. Nous étions de nouveau alignés sur la place du rapport. Lorsqu'un des aspirants nous reprocha :

- Messieurs, nous ne sommes pas contents de vous. Vous avez encore mis dix minutes à arriver. C'est trop ! Vous allez donc retourner dans vos chambres, et revenir lorsque nous lancerons de nouveau l'appel.

Devant tant de sottise, que pouvions-nous dire, que pouvions-nous faire ? Quelle crédibilité ces hommes pensaient-ils avoir auprès de nous ? A peine de retour dans la chambre, l'appel résonna de nouveau. La cinquantaine de gars de notre étage se précipita en courant vers l'escalier d'un mètre quarante de large. Un sergent chef féminin plus responsable que ses chefs nous criait :

- Pas si vite ! On s'en fout de la vitesse ! Ne vous tuez pas dans les escaliers !

Alors que nous étions de nouveau en formation, l'aspirant reprit la parole :

- Toujours trop lent ! Retournez dans vos chambres !

A quelques mètres de moi, un sous-officier de l'encadrement regardait fixement l'aspirant. Je l'entendis murmurer entre ses dents : « Pauvre con ! ». C'était éloquent.

Troisième appel. Les bruits de la course résonnèrent une nouvelle fois sur le plancher fragile du bâtiment. Il ne s'agissait plus d'une simple marée humaine, mais d'un troupeau d'animaux comme affolés par un prédateur qui écrasait tout sur son passage. Tout le monde hurlait : « Plus vite ! Plus vite ! » sans se rendre compte que nous n'irions jamais assez vite pour ces irresponsables qui nous commandaient. Le jour était maintenant tombé. Nous étions au rez-de-chaussée et courions comme des dératés pour reprendre le plus vite possible nos places sur le

bitume. Soudain, la lumière commandée par un minuteur s'éteignit. Nous étions alors une centaine de gars à courir dans un couloir étroit, aussi vite que possible sans voir où nous posions les pieds. Je criai :

- STOP ! STOP ! On ne voit plus rien !

Mais rien d'y fit. Personne ne ralentit, et je ne pouvais m'arrêter sans provoquer un carambolage. Tout à coup, je sentis un pied se poser violemment sur l'arrière de mon brodequin. Stoppé net dans mon élan, je basculai en avant et m'étalai de tout mon long. Je me recroquevillai aussitôt, cherchant à protéger ma tête de la vingtaine de gars en train de me tomber dessus.

Les moins affolés ralentirent l'allure et nous aidèrent à nous relever. Heureusement, personne ne fut blessé. Relaté ensuite aux cadres les plus responsables, l'incident resta sans effet. Seule le sergent féminin nous répondit avec résignation:

- Que voulez vous ! Tant qu'il n'y a pas de blessés, on ne peut malheureusement rien faire !

La haine de l'Aspirant C. et de ses ordres stupides devint telle que les plus violents d'entre nous projetèrent de monter contre lui une véritable expédition punitive. Les cadres eux-mêmes s'opposaient vivement à lui et ne s'en cachaient plus. Il n'était pas rare de surprendre un sergent en pleine dispute avec l'aspirant.

- Bon, les gars, j'ai une mauvaise nouvelle. C'est l'aspirant Lieutenant C. qui est aux commandes ce soir !

Ce sont par ces mots que notre sergent-chef nous apprit un soir que l'aspirant C. allait s'occuper personnellement de nous pendant toute la soirée. Une fois de plus, la revue de chambre promettait d'être folklorique. Qu'allait-il encore inventer pour nous coincer? Bientôt, ce fut l'heure. Le fou

entra, inspecta minutieusement toute la chambre et nos tenues :

- Bon, y'a rien à dire, c'est parfait. Bonne nuit !

Trois minutes ! Il n'était resté que trois minutes, un vrai miracle. Nous étions encore sous le choc de la surprise lorsque les consignes retentirent par le haut-parleur :

- Extinction des feux dans quelques minutes !

Quelques instants plus tard, nous étions déjà couchés. Un sergent passa et contrôla. Après son départ, un peu inquiétés par la trop bonne tournure des événements, nous avons sagement attendu l'ordre d'éteindre la lumière. Nos craintes ne tardèrent pas à se vérifier. Une heure plus tard, alors que nous venions de sombrer dans notre premier sommeil, un hurlement se fit entendre dans les haut-parleurs du bâtiment :

**- DEHORS ! TOUT LE MONDE DEHORS ! PRENEZ UNE COUVERTURE SUR VOUS ET SORTEZ IMMEDIATEMENT TELS QUE VOUS ETES ! VITE ! DEHORS !**

Sans réfléchir, nous nous sommes mis à courir vers l'extérieur, complètement débraillés et avec cette fameuse couverture sur nos épaules. L'aspirant C. ne manqua pas de gueuler pour le temps que nous avons mis à descendre, et d'adresser ses véhéments reproches à ceux qui avaient pris le temps d'enfiler un pantalon.

Sur la place militaire, ce fameux soir de décembre, vers minuit, il faisait noir, il faisait froid, et il tombait de fines gouttelettes glacées. Le regard fixe, j'eus nettement l'impression d'être présent sans l'être vraiment. La bêtise de la situation ne me touchait même plus.



L'aspirant essaya vainement de présenter ce rassemblement comme étant « un exercice de simulation d'évacuation d'urgence », alors que ce n'était rien d'autre qu'une nouvelle brimade gratuite. Pour preuve, il nous fit chanter le chant du contingent à tue-tête, une fois, deux fois, trois fois. Puis, satisfait, il nous dit ces derniers mots qui resteront gravés dans ma mémoire :

- Bon ! Vous m'avez bien fait bander ! Vous pouvez aller vous coucher maintenant !

Au fil des jours, l'ambiance entre les cadres se dégradait de plus en plus. Un soir, alors que la tension était à son comble, ce fut la guerre ouverte. Nous étions à l'heure de l'appel. Debout à côté de nos lits respectifs, nous attendions la grande épreuve ; la revue de chambre. Nous restions silencieux afin de pouvoir entendre les pas de l'ennemi dans le couloir. Mais ce soir-là, ce ne sont pas ses pas que nous avons entendus.

L'aspirant Lieutenant C. faisait la grande inspection dans notre bâtiment. Il allait entrer dans une chambre lorsqu'il croisa notre sergent chef dans le couloir. Il s'ensuivit une discussion animée dont nous ne pouvions connaître le sujet. Toutefois, nous avons clairement entendu l'aspirant dire au sergent chef P. :

- Si vous saviez le rôle mineur que vous jouez ici, vous auriez honte !

L'aspirant lieutenant ouvrit ensuite la porte d'une chambre de notre étage. Les gars à l'intérieur avaient bien compris que l'homme était énervé, et ils en tremblaient tous. Soudain, tout l'étage entendit résonner dans le couloir cette exclamation du sergent chef :

- CONNARD !

Le lieutenant s'arrêta, se retourna, ressortit de la chambre. Il claqua la porte si violemment qu'elle rebondit et resta ouverte, permettant ainsi aux locataires de la chambre de ne perdre aucune miette de la conversation.

- Qu'est ce que vous avez dit, demanda le lieutenant.

- J'ai dit : CONNARD, répéta le sergent chef P.

Pendant quelques secondes, nous avons tous pensé qu'ils allaient en venir aux mains. Puis le lieutenant hurla:

- Rassemblement immédiat de tous les cadres !

Il y eut une grande explication. Mais de cette explication, nous ne connaissions pas l'évolution. Nous sommes donc restés dans nos chambres, plantés à côté de nos lits, en priant tous les dieux du ciel que l'aspirant perde le combat. Nous sommes restés muets pendant près de quarante minutes, la peur au ventre. Enfin, le haut-parleur se mit à crépiter.

- Fin de l'appel - Fin de l'appel- Extinction des feux dans quarante minutes.

Cette voix était celle du sergent-chef. Nous sommes sortis timidement des chambres pour aller aux sanitaires, toujours en rasant les murs comme nous en avons la consigne. Les cadres qui sortaient du bureau étaient graves et silencieux. Un homme, les bras chargés de classeurs et d'objets personnels se dirigeait vers l'escalier. Ses yeux étaient rouges. L'aspirant lieutenant C. saurait-il donc pleurer ?